Document generated on 08/12/2025 6:59 a.m.

Québec français

Cette éternité qui chantait

Stéphanie Pelletier

Number 170, 2013

Mémoires de Gabrielle Roy

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70508ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pelletier, S. (2013). Cette éternité qui chantait. *Québec français*, (170), 57–58.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cette éternité qui chantait

PAR STÉPHANIE PELLETIER*

ICI, DANS LE 5ème RANG, je me souviens de cette fameuse année où les pluviers kildir avaient pondu leurs œufs par terre, au milieu du rond de feu près des étangs. Plutôt que de se construire un nid à l'abri des intrus, ces drôles d'oiseaux laissent leur progéniture traîner n'importe où, dans les champs ou au milieu des pierres. À chacun de nos passages, ils criaient sans cesse et répétaient la scène de l'aile cassée pour attirer notre attention loin de leurs futurs poussins. Nous avions planté un bâton juste à côté de l'emplacement choisi par les oiseaux pour éviter que quelqu'un ne le piétine sans l'avoir vu. Malgré tout, j'angoissais dès que des visiteurs passaient chez moi ou chez les voisins. Après leur départ, je courais vers le rond de feu et n'était apaisée que lorsque j'apercevais enfin l'ovale des coquilles encore intactes.

Ici, dans le 5ème rang, je me réjouis tous les mois de juin de l'arrivée des lucioles, ces petites bêtes sacrées de la Saint-Jean qui font scintiller la forêt de leurs feux ratoureux. Je peux passer de longues nuits d'été à poursuivre leur lumière, incapable de me résigner à rentrer. C'est d'ailleurs pendant l'une de ces veillées que j'ai découvert que les barbeaux, quand ils ne se frappent pas contre les fenêtres de la maison, attirés par notre éclairage artificiel, se réfugient dans les lilas pour dormir.

Ici, dans le 5ème rang, tous les voisins ont un prénom et une histoire qui les accompagne. Celui de l'est est un chasseur conteur et m'a trappé un chien dans un piège à coyotes. Depuis ce temps, je cohabite avec une petite compagne à quatre pattes. Les deux voisins au nord m'ont d'ailleurs aidée à la retrouver dans un chemin de bois ce jour de première neige où elle avait brisé sa chaîne pour s'enfuir en compagnie d'un coyote. Le voisin de l'ouest, celui de la petite école, a tondu ma pelouse pendant tout l'été dernier parce que je lui prêtais mon tracteur.

Ici, dans le 5ème rang, nous vivons perchés au-dessus de la mer, dont le vent frais et le brouillard viennent parfois fendre de leur lame la chaleur accablante de l'arrière-pays.

Ici, dans le 5ème rang, nous veillons souvent à la chandelle dehors, pendant les nuits d'été.

Ici, dans le 5ème rang, le vent fait parler les arbres et murmurer la terre.

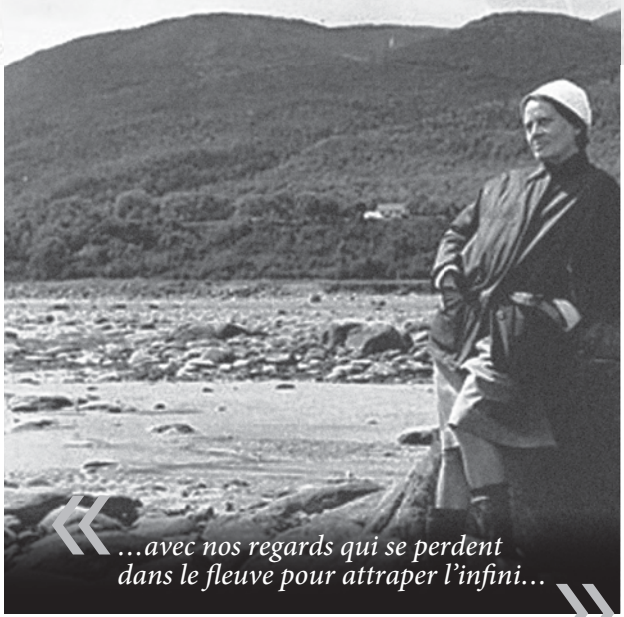
Ici, dans le 5ème rang, il y a les merles et les corneilles.

Ici, dans le 5ème rang.

Ici, dans le 5ème rang.

UN REFLET PAR-DELÀ LE FLEUVE

C'est ici que j'ai pris contact pour la première fois avec l'œuvre de Gabrielle Roy et c'est par *Cet été qui chantait* que j'y suis entrée. Ce recueil, campé dans les environs de la maison d'été de l'auteure à Petite-Rivière-St-François, raconte le quotidien des bêtes et des humains qui s'y côtoient. Mais Gabrielle Roy réussit le tour de force de donner à chaque petite chose sa réelle valeur d'étonnement renouvelé. Ainsi, l'ordinaire devient unique grâce au regard aimant et généreux de l'auteure, pour qui rien n'est trop humble pour être raconté. J'ai découvert, dans cette petite maison de Charlevoix, un reflet, par-delà le fleuve, de ce lieu de la rive sud que j'habite et qui



Gabrielle Roy à Petite-Rivière-Saint-François (Bibliothèque et Archives Canada).

m'habite. Deux paysages qui se ressemblent, non seulement par leurs caractéristiques physiques, mais aussi par la manière dont nous les appréhendons. L'une au nord, l'autre au sud, avec nos regards qui se perdent dans le fleuve pour attraper l'infini, avec notre fascination pour les bêtes ou pour le moindre mouvement que provoque la brise dans un bosquet de marguerites ou dans les feuilles d'un tremble.

ABSORBER L'UNIVERS

Le besoin d'écrire n'est-il pas porté par un désir constant chez l'auteur de faire sien le monde ? Combien de fois ai-je voulu mordre dans une fleur ou un oisillon, m'enfoncer dans la terre de mon jardin, m'envoler dans le vent de juin, devenir un chien à la poursuite d'un lièvre ? Un amour désirant me porte, une soif de ce qui est extérieur à moi me pousse au point de vouloir m'y dissoudre tout entière. Mais à défaut de pouvoir me disperser dans l'univers, je me fais éponge sensible pour l'absorber. Une fois l'éponge trop pleine, gorgée de la substance même de tout ce qui m'est étranger, la saturation devient intenable, il est impérieux d'extraire de moi la matière emmagasinée afin de la convertir. Souvent, je me sens comme ces personnages de « La messe aux hirondelles[1] » qui sortent de l'église après la cérémonie : « Dès le seuil, nous sommes éblouis par l'éclat du paysage, toute poussière emportée par l'averse. Les feuilles retiennent, chacune, des bulles. Le ciel est une matière qui flamboie. Les collines l'une après l'autre renaissent à notre vue, avec le contour que nous leur avons toujours connu et qui nous est cependant révélé à l'instant.[2] » Alors, mue par le même mouvement d'amour désirant grâce auquel je me suis laissée envahir, je transforme ma cueillette en texte, afin de partager ce à quoi j'ai pu goûter et, par le fait même, continuer de renouveler sans cesse ce que j'ai mille fois découvert.

Dans *Cet été qui chantait*, le désir, bien que plus paisible, n'en est pas moins palpable. Chaque animal, chaque paysage, chaque

« *Le besoin d'écrire n'est-il pas porté par un désir constant chez l'auteur de faire sien le monde ?* »

plante, chaque humain est reçu par l'auteur et redonné au lecteur avec la même délicatesse qui témoigne d'un amour profond et magnanime. Le regard rempli d'attention et de précision ne manque jamais une occasion de décrire les choses en n'économisant aucun détail, qu'il soit heureux ou malheureux. « Alors apparaît le merle. C'est un oiseau sans grand talent pour le vol ni non plus pour le chant, au dire de certains, quoique me plaise à moi son joyeux sifflement de promeneur s'en allant les mains dans les poches.[3] » Car n'est-ce pas dans cette nuance entre l'époustouflant et l'ordinaire que palpite toute la précieuse singularité des choses ? Nul besoin de mentir ou d'enjoliver. La nature, telle quelle au quotidien, est porteuse de beauté et de sens. « J'ai fait un souhait. J'ai souhaité que les enfants de par ici ne se lassent jamais d'entendre raconter leur planète Terre.[4] » J'ai senti, tout le long de ma lecture, ce besoin pressant chez Gabrielle Roy de dire cet héritage précieux aux générations suivantes. En ce qui me concerne, ce souhait est exaucé, car je ne pourrais jamais me fatiguer d'entendre répéter la plus belle des histoires. Et pourquoi vouloir l'écouter sans se lasser si ce n'est afin de discerner ce sens dont elle est gorgée ? Ce sens qui, pour être raconté, nécessite que nous apprenions d'abord à voir.

COMME DES LUCIOLES FUGACES

Mais que cherchons-nous, à force de recueillir tout ce qui nous foudroie pour le redonner sous forme de texte ? Que cherchons-nous sinon de prodiguer un sens à cette vie si éphémère et imprévisible, toujours poursuivis par la hantise de la mort de ce que nous aimons ? « Parce que meurt un peu tous les jours ce qui fait notre joie de vivre, on ne doit pas en détacher d'avance son cœur.[5] » Non, au contraire, il faut s'y accrocher afin d'en entretenir et d'en préserver la lumière. Voilà pourquoi nous courons sans cesse derrière le sens, sachant pourtant que nous ne pourrons jamais attraper celui que nous pourchassons, mais rassurés par la certitude que cette quête perpétuelle sert à l'alimenter.

Il se laisse parfois entrevoir pourtant, pendant que je contemple un coucher de soleil et que le vent fait grincer la porte de la grange ou lorsque j'écoute les enfants aimés batifoler dans les flaques sur le bord du fleuve, je sens qu'il est là, tout autour de moi, parce que l'air est soudain gorgé d'éternité, mais dès que je tourne la tête pour le regarder de front, il disparaît, ne laissant derrière lui que le regret d'avoir cru un instant tout comprendre. Et je ressens la même frustration qu'en essayant de me rappeler un rêve qui m'échappe au petit matin. Le sens est comme ces petites lucioles, si nombreuses dans la forêt, et qui nous entourent, mais que nous ne pouvons regarder directement, parce qu'elles s'éteignent aussitôt allumées. Pourtant, dès qu'elles apparaissent « la nuit est d'une douceur indicible. On pourrait se croire au seuil de l'infini, prêts à toucher enfin au but vers lequel tend notre espoir, inconnu de tous. […] Peut-être les lucioles ne vivent-elles que le temps de briller un instant d'un vif éclat. Comme nous tous d'ailleurs ! » Alors il ne nous reste, pour arriver à évoquer ce fugitif éclat, cette étincelle de sens, que la description précise et authentique de ce moment où nous l'avons senti affleurer.

SAISIR L'ÉTINCELLE

Au cours des dernières semaines, je me suis offert le plaisir de relire en entier *Cet été qui chantait*. Je me souviens avec précision du moment où j'ai terminé le livre. J'avais décidé de m'offrir un moment de repos. Parce que la vie s'écoule trop vite, parce que je me désole de n'avoir pas assez de temps pour la regarder glisser. J'avais loué une chambre dans un hôtel sur le bord du fleuve. Je m'étais offert le luxe de prendre mon repas dans le restaurant de fine cuisine de l'établissement. La salle à manger était presque vide, ce qui est surprenant en période de haute saison. Juste à côté de moi prenait place une famille de quatre Américains, les deux parents me semblaient assez âgés pour avoir deux adolescentes aussi jeunes. J'attrapais au vol quelques bribes de leur conversation, pourtant très discrètes. Ils s'interrogeaient sur le menu, portaient des commentaires. De temps en temps, le papa s'offrait le bonheur de goûter un mot en français. Son plaisir et sa timidité étaient perceptibles jusqu'à ma table alors qu'il énumérait avec un fort accent les « salmon en croûte » et les « butter maître d'hôtel ». Puis ils se sont mis à jouer aux devinettes. Chacun leur tour, ils se levaient pour glisser un mot dans l'oreille de l'autre, qui devait le faire deviner au reste de la tablée. Moi, pendant ce temps, je lisais, épiais leurs conversations et leurs fous rires, levais les yeux vers le fleuve et le ciel orageux, replongeais dans mon livre, goûtais une bouchée de homard ou une gorgée de vin. Lorsque le jeune serveur passait à ma table, je rigolais à l'intérieur en voyant le large sourire forcé dont il ponctuait toutes ses interventions. Puis, j'ai terminé mon repas, il m'a proposé de finir mon vin avant de jeter un œil sur la carte des desserts, soulignant par un geste du menton vers mon livre que, de toute façon, j'étais en bonne compagnie. Il ne se doutait pas à quel point il avait raison.

Elle était là, bien vivante encore, doucement déposée entre toutes les pages, dans les pluviers kildirs angoissés, dans la paisible contemplation de Jeannot la corneille, dans le chant fidèle de Monsieur Toung, le ouaouaron. Vivante par le paysage même qu'elle a voulu sauver du passage des années, me redonnant un espoir d'éternité, me réconciliant pour un temps avec la mort. J'ai pleuré. J'ai pensé au personnage de la vieille Martine qui retourne enfin à la mer. « Elle était devenue soudain toute présente à l'invisible, comme si derrière cette journée attendue toute sa vie elle en percevait une autre infiniment plus radieuse encore. Et elle avait besoin de son attention entière pour capter ce qui passait entre elle et le monde.[6] » Je me sentais comme elle, la vieille Martine, sauf que moi, au lieu de la mer, grâce à Gabrielle Roy, je retrouvais le temps. ✺

* Écrivaine. Dernier ouvrage paru : *Quand les guêpes se taisent* (2012)

Notes

1 Gabrielle Roy, *Cet été qui chantait,* Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1993, p. 108.
2 *Ibid.*, p. 112.
3 *Ibid.*, p. 135.
4 *Ibid.*, p. 139.
5 *Ibid.*, p. 159.
6 *Ibid.*, p. 27.